

dans son âme. Il pria avec la même ferveur que la veille au soir, et le sentiment religieux, réveillé au fond de son cœur devant presque de l'exaltation.

Il était sur pied à la pointe du jour, avant que personne ne fut levé dans l'auberge. A neuf heures, il avait déjà fait trois fois le tour de la ville; et prêt trois fois sur le seuil de la chapelle; enfin, il s'achemina vers la maison de Marguerite dont les abords lui étaient maintenant aussi parfaitement connus que s'il eût toujours vécu à Grammont. Lorsqu'il tira le cordon de la sonnette, il se sentit pris par une sorte vertige; et quand, introduit dans une salle basse donnant sur un vaste jardin, il aperçut entre le feuillage d'un bosquet, le bas d'une robe blanche traînant sur le sol semé de pâquerettes, il fut obligé de s'asseoir sur un canapé.

Après cinq minutes qui lui parurent durer une heure, la servante qui l'avait annoncé vint le prier de passer dans le jardin, où la malade restait pendant les heures de la journée, assise dans un fauteuil à côté de sa tante. Il se laissa mener et parvint non sans peine jusqu'au bosquet, mais quand il se trouva en présence de Marguerite, pâle soulagée et amaigrie, il demeura immobile et muet comme une statue de marbre.

Voici un Monsieur qui veut bien visiter notre ermitage; ne vous méprenez pas l'avoir vu quelque part, Marguerite!

La bonne tante n'avait pas prévu sa nièce pensant lui causer une surprise agréable.

La malade leva ses yeux languissans qui prirent subitement un éclat inaccoutumé; en même temps un faible cri s'échappa, semblable à celui que Paul avait entendu quand il l'avait surpris en lui remettant son livre. Puis elle sourit, et introduisant sa main dans un sac à ouvrage qu'elle tenait sur ses genoux, elle en tira son *Lamartine* qu'elle montra au visiteur en disant:

Je n'ai pas oublié.

Paul la regarda avec une tendre pitié:

Je n'ai pas oublié non plus, Mademoiselle, dit-il avec un accent profond, et pour preuve...

Il rappela un garçon de l'auberge dont il s'était fait suivre, prit des mains de ce garçon un objet ayant la forme d'un parallélogramme et recouvert d'une toile; puis, ayant retiré cet objet, il le présenta à Marguerite un magnifique tableau.

Ah! fit la malade, en parcourant d'un œil avidé le chef-d'œuvre de Paul; c'est ma montagne, mon isolement, c'est moi!

Elle mit la main sur son cœur et des pleurs coulèrent en abondance sur la toile.

Paul la contemplait avec un ravissement inexprimable. En ce moment il n'eût pas donné son talent pour tous les trésors du monde.

Un vieux monsieur en habit noir parut en cet instant.

Il regarda cette scène avec intérêt, et comme la tante s'étonnait de la subite émotion de sa nièce, et s'efforçait de la calmer, il lui tapa familièrement sur l'épaule, en disant à voix basse:

Laissez-pleurer. Après cette larmoyante prescription, qu'il accompagna d'un regard significatif, l'Écossaise, car c'en était un, se retira en marchant sur la pointe des pieds et alla visiter ses autres malades. La vieille dame obéit; mais elle se hâta d'expliquer cet incident par la malade nerveuse qui rendait Marguerite excessivement impressionnable. Mais en même temps, elle se déchaîna tout bas: — Ne sentirez-vous pas plutôt un effet de magnétisme, et ce jeune homme ne serait-il pas M. Z. Y. X.?

Pour mieux poursuivre la solution de ce mystérieux problème, la bonne tante fit semblant de cueillir un bouquet et laissa les jeunes gens causer pour ainsi dire en tête-à-tête.

Je ne puis rapporter en termes précis ce qu'ils se dirent; mais je sais que Paul comprit parfaitement la femme incomprise, et qu'elle comprit parfaitement Paul.

Il exprima avec cette éloquence qui vient du cœur, une partie des impressions qu'il avait éprouvées la veille au soir sur la montagne, et Marguerite qui avait cent fois éprouvé de pareilles impressions dans le même lieu, l'écouta avec ce ravissement qui naît de l'accord parfait de deux âmes qui s'entendent.

La peinture, la poésie, celle de leur poète aimé surtout, firent aussi, en grande partie, les frais de cette conversation intime; Marguerite en parla avec un sentiment si vrai, avec un goût si exquis, que Paul à son tour l'écouta avec admiration; si bien qu'ils pensèrent l'un et l'autre à part soi; voilà bien l'être sympathique que j'avais rêvé!

Quand la bonne tante revint de sa tournée botanique, les mains chargées d'un énorme bouquet de réseda, de roses et de vergist-meinitch, grande fut sa surprise de voir le changement qui s'était opéré sur le visage de la malade où un rayon de bonheur semblait avoir déjà dissipé les sombres nuages de la mélancolie. Elle fut encore plus étonnée, quand au dîner, auquel Paul fut invité elle vit sa mère prendre avec appétit sa part du repas, une part légère, il est vrai, mais qui ne parut pas moins le signe certain d'un prompt retour à la santé.

La Vierge a entendu ma prière! dit-elle à Paul, en levant les yeux vers la montagne que l'on apercevait du seuil de la porte.

Il accueillit cette parole avec un bonheur inexprimable, et se retira en promettant de revenir le lendemain.

VI

Ceux qui ont observé les phénomènes physiologiques de certaines natures éminemment impressionnables, que l'on appelle d'ordinaire tempéramens nerveux, s'expliquent sans peine la soudaine réaction qui se manifesta dans l'état de la jeune malade, immédiatement après la scène que nous avons décrite. Chez les hommes, et plus particulièrement chez les femmes affligées d'une telle organisation, le moral est un

tyran dont le physique subit tous les caprices avec la docilité d'un esclave. Le moral est-il de belle humeur, le physique s'épanouit comme un courtisan qui ne se permet de s'égayer que quand il voit être son maître. Le moral a-t-il un accès de spleen, le physique aussitôt montre un front crispé par la souffrance; mais il suffit qu'un rayon de bonheur brille aux yeux du despote pour que le pauvre esclave, fut-il au lit de la mort, se relève gaillard et dispos. L'apparition inespérée d'un être sympathique à sa nature avait relevé le moral abattu de la jeune fille. Un échange de pensées étouffées, un mutuel épanchement de sentimens homogènes long temps comprimés au fond du cœur, avaient dilaté ce cœur malade, et les organes pu sans qui dépendent du cœur avaient éprouvé cette dilatation au même degré. Or, pour les personnes impressionnables, dilatation et santé, contraction et maladie sont des synonymes parfaits. Pardonnez ces définitions un peu techniques; elles résument en deux mots le système que je me suis créé; système que se retrouverait sans doute dans les vieilles archives médicales, attendu que c'est surtout lorsqu'il s'agit de médecine, que l'on peut dire avec vérité: Rien de nouveau sous le soleil.

Pour la première fois depuis fort longtemps, Marguerite se mit au lit sans appréhender la longueur de ces nuits sans sommeil, pleines de malaise et d'agitation; et quand les chauds rayons du soleil de juin l'eurent éveillée à une heure avancée de la matinée, elle se leva avec la légère jeunesse de l'oiseau qui sort de son nid. Elle ouvrit une fenêtre de sa chambre donnant sur le jardin et d'un la vue s'étendait sur la campagne, et respira l'air embaumé par les fines émanations de la climatite et du réséda, avec une volupté qu'elle n'avait pas connue encore. La fanfette qui, chaque matin, la saluait d'un air varié sous ses fenêtres, lui parut parler un langage poétique dont elle commençait à saisir le sens. Elle contempla les horizons lointains, avec cette douce palpitation qu'éprouve le voyageur, quand, après bien des années d'absence, il jette un long regard sur les premières apparitions d'une patrie qu'il n'est plus sûr de revoir. Il lui sembla qu'elle n'avait point vécu passivement, et qu'aujourd'hui enfin le grand livre de la nature s'ouvrait aux regards de son âme, plein de saines paroles et de révélations consolantes. Une voix secrète lui disait qu'elle était parvenue à une époque solennelle de sa vie, où une carrière de bonheur allait s'ouvrir pour elle à une longue série de douces heures intimes et d'illusions légitimes. Deormais elle ne serait plus seule au monde. Le ciel lui avait envoyé une amie, une amie qui, quoiqu'elle n'eût pas encore au premier abord, qu'il déjà l'avait reconnue et reconnue des bords de la tombe, qu'elle avait agrandi et embelli ses facultés. Que seraient-elles d'un contact le tous les jours, de toutes les heures, avec cet ami? Quelle force ne puiserait-elle pas dans cet appui d'une intelligence supérieure, dans ce cœur dont toutes les cordes semblaient vibrer à l'unisson du sien!

Ce fut avec ces douces espérances qu'elle se refléta et sur ses traits comme dans un miroir limpide, qu'après avoir fait une simple et fraîche toilette, elle descendit dans le salon, pressée de contempler encore le tableau que Paul y avait laissé. En la voyant paraître le teint animé et la démarche légère, sa tante ne put retenir une exclamation de joie:

Bon Dieu! Marguerite, vous voilà belle comme la rose des bords, et guérie parfaitement, à ce qu'il paraît!

Marguerite fit un signe affirmatif en souriant et embrassa sa tante.

— Oh! oh! l'on en aperçoit de la verte!... Amusez-vous déjà l'œuvre d'aller sur la montagne aujourd'hui mon enfant!

— Oh! ma tante, je suis pressée de remercier la Vierge; c'est à elle et à vous que je dois mon retour subit à la santé.

— Il y a bien une autre cause encore, pensa la malicieuse tante, en prenant une prise de tabac et en jetant un regard oblique sur le tableau déposé sur la cheminée.

En moment après, elle dit:

— Vous n'avez pas oublié... Mais, en conscience, pouvons-nous accepter ce présent d'un jeune homme dont nous ne savons pas même le nom!

— Le voici! s'écria Marguerite, qui épela lettre par lettre un nom qu'elle venait de découvrir sous un massif terreux, au premier plan du tableau.

— Madame, voici votre journal, interrompit la servante, qui entra dans le salon en tenant entre le pouce et l'index une feuille pliée et recouverte d'une bande, qu'elle déposa sur la table, où le déjeuner était servi.

La dame pour rien au monde n'eût différé d'une minute la lecture de son journal; elle rompit la bande, déploya la feuille avec de minutieuses précautions et se mit à lire en prenant son thé, pendant que Marguerite continuait à examiner avec intérêt tous les détails du tableau.

Le déjeuner était desservi depuis plus d'une heure et cette scène muette durant encore, lorsque l'imperturbable lectrice rompit le silence:

— Quel nom épeliez-vous donc tout à l'heure, ma fille!

— Paul Wauters (1), ma tante.

— Eh bien! voici ce nom imprimé dans mon journal; écoutez:

« Le roi voulant donner à M. Paul Wauters un caractère de son estime particulière pour le talent éminemment distingué de cet artiste, vient de le nommer chevalier de l'ordre de « Léopold. »

— Dieu! s'écria Marguerite avec une vive et joyeuse émotion, que je suis contente!

— Ce n'est pas tout, poursuivit la tante, écoutez: « On assure que c'est son dernier tableau, intitulé *l'isolement*, qui a valu cette distinc-

tion à M. Paul Wauters.—Il est certain que le roi a exprimé le désir que cette magnifique toile fut achetée pour le Musée de Bruxelles. »

— Tenez, ma tante, s'écria Marguerite avec des yeux passionnés, si le roi était ici, voilà comme je le traiterais! en disant cela, la demoiselle impressionnable sauta au cou de sa tante et l'étreignit dans ses bras.

— Cela va loin, pensa la tante.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit et un domestique annonça M. Paul Wauters.

Marguerite devint immobile et ses traits prirent une expression indéfinissable.

L'artiste salua effectivement; mais, avant qu'il eût eu le temps de parler, il vit se dresser devant ses yeux une colonne de journal avec un doigt indicateur qui disait: lisez!

Mais pendant qu'il lisait, son visage ne décela pas la moindre émotion.

— Quoi! vous ne dites rien? vous ne sautez pas de joie?

— Je remercie le roi dans mon cœur, Madame; mais je n'ai point d'ambition; pour moi, le bonheur n'est pas là.

— Ou est-il donc? se hasarda de demander la vieille dame.

Le jeune homme regarda Marguerite sans répondre. Marguerite baissa les yeux, puis elle regarda sa tante. Ils eurent tous deux muets et interdits comme des enfans.

— Décidément, pensa la tante, ce doit être l'homme prédit; mais je voudrais en avoir une preuve palpable. Elle réfléchit quelques instans; puis elle dit:

— Que pensez-vous du magnétisme, Monsieur?

— J'y crois, Madame.

— Mon journal raconte à ce sujet de très singulières choses... Mais à propos des singularités de mon journal, avez-vous lu un article fort original, où l'on demandait une femme! La réponse devait être adressée à M. Z. Y. X.

— En effet je me rappelle... habilita Paul, et par un mouvement irréfléchi, il chercha quelque chose dans la poche de son gilet, d'où il tira à demi la lettre qu'il y avait laissée quelques jours.

Mais ce geste s'échappa point au regard pénétrant de la tante; car elle le reconnut parfaitement le billet qu'elle avait pleuré et cacheté à sa manière, et elle vit fort bien que le cachet était resté intact.

— Donnez-moi ce billet, Monsieur Wauters, je vous prie, un détail.

Paul et Marguerite la regardèrent tous deux avec des yeux ébahis. Donnez-moi ce billet, répéta-t-elle vivement; je vous donne ma parole d'honneur que je n'en aurai pas même l'adresse.

Paul, contondant pas le courage de résister à cette étrange requête; il remit la lettre à la vieille dame qui la mit en pièces sur le champ et en jeta les morceaux par la fenêtre, avec le plus grand satisfaction du monde. Après quoi, elle prit la main droite de sa nièce, la main droite de Paul, et, à l'extrême surprise de tous les deux, elle les rendit:

— Or maintenant, mes enfans, j'ai la certitude que le ciel vous a destinés l'un à l'autre. Aidez-moi, vous et moi, à le croire!

Marguerite prit sa main et se pencha sous elle. Mais Paul ne fut dans ses bras et la conversation de la tante.

Le lendemain, comme Paul venait à Bruxelles pour le mariage de son frère, il rencontra encore ses deux amis Paul et la bonne tante, qui avaient l'habitude de se promener dans ces parages, et comme l'heure s'était arrêtée à la porte, le premier dit: — Ah! le voilà, président!

— Vous n'avez pas de temps à lui consacrer!

— Aussi Paul dit-il, répondit Paul; et je compte sur vous, pour la signature et à la Maison de ville; ce sera pour le premier du mois prochain.

FRANÇOIS LEBLANC.

L'ANNÉE 1846.

Si, comme le voyageur arrivé au sommet d'une montagne, nous nous retournons avant d'en descendre l'autre versant; si nous portons nos yeux un instant en arrière et embrassons du regard l'année que nous venons de gravir, nous nous convainçons bientôt qu'elle a constitué une des périodes historiques les plus riches d'événemens pour deux mondes. Parmi ces événemens, les saillans ont été, dans le monde industriel et agricole:

L'inauguration du chemin de fer de Paris à Bruxelles, l'application du télégraphe électrique, la découverte de la poudre et celle de la planche Levernier.

Dans la liste des agens terrestres et maritimes: la catastrophe d'Amoy, les inondations de la Loire et des affluents et celles de l'Agérie, le naufrage *Great Britain*;

Dans l'ordre politique l'attentat et le simulacre d'attentat contre la septième fois, contre Louis-Philippe pour la septième fois protégé par la Providence;

Les visites à Paris d'Abraham Lincoln et du bey de Tunis;

Le voyage de Melt Ali à Constantinople;

La révolution de Grèce et celle du Portugal; l'avènement de l'Épic IX et l'ère d'espérance qu'il a ouverte à la Roumanie;

La disette et l'aboi du système protecteur en Angleterre;

La chute de sir Robert Peel et l'avènement des vixirs;

Les mariages de l'Espagne et de l'infante Fernanda L;

La rupture de l'entente cordiale qui s'en est suivie entre la France et l'Angleterre;

Les évansions du pape Napoléon et du duc de Montemolin;

Le mariage du duc de Bordeaux; l'insurrection de Cracovie et l'anéantissement de cette République;

L'extinction des traités de 1815 qui en est la conséquence virtuelle et les protestations séparées de la France et de l'Angleterre.

Voilà la part de l'Europe dans cette revue à vol d'oiseau. Celle de l'Amérique n'est pas moins importante.

Après avoir menacé la paix des deux mondes, la question de l'Oregon a été pacifiquement résolue, et tandis qu'elle acquiescait un vaste territoire à l'ouest des Montagnes Rocheuses, l'Union américaine s'en adjoignait un autre plus vaste encore par l'annexion du Texas.

Puis sont venues la guerre du Mexique, les brillants faits d'armes de Palo Alto et de Resaca de la Palma, l'occupation de Matamoros, la prise de Monterey, la conquête du Nouveau Mexique et de la Californie, l'échec d'Alvarado, réparé peu de temps après par l'expédition de Tabasco et l'occupation de Tampico.

Le sinistre du Somers clot cette liste glorieuse d'un vol funéraire.

Dans l'économie financière, la création de la sous-trésorerie, cette inutilité si longtemps en vogue des démocrates, et la mise en vigueur du tarif de 1846, pale copie de la réforme anglaise, ont été suivis du triomphe des whigs dans l'état de New-York, réaction qui laisse la question d'avenir indécise entre les divers partis et leurs théories opposées.

Au Mexique, la chute d'Herrera, remplacé par Paréles, l'exil de Santa-Anna, son retour triomphal après la fin du règne éphémère de Paredes, sa nomination de généralissime des troupes mexicaines, sa marche sur San Luis de Potosi, et la réintégration du régime fédéral de 1824;

Dans Haïti, le pendant du Mexique, en fait de stabilité, la mort du président Guérrier, l'avènement de Pétion, sa chute, son remplacement par le général Roche et la réintégration de la constitution de 1811;

Dans l'île de Cuba, le désastreux ouragan de la Havane;

Dans le Venezuela, l'insurrection hétérodoxe de Guzmán et le triomphe électoral du parti modéré;

Dans la Plata, l'expédition et la bataille du Parana et les négociations de M. Hood qui permirent d'épurer une paix proclamée dans ces parages depuis si longtemps désolés par la guerre.

Telle est l'esquisse générale, et faite à grands traits, des événemens de l'année 1846. Comme résultat fatal, elle laisse sur l'ancien monde le doute et sur le nouveau la guerre. Le bilan spécial des États-Unis offre, d'un côté, quatre conquêtes ou certaines au probable, c'est-à-dire l'Oregon, le Texas, le Nouveau Mexique et la Californie, et de l'autre la création d'une dette nationale, sans limites prévues, et destinée à être la source de grands embarras financiers.

Voilà leur doit et avoir.— *Cour. des E.-U.*

LA PROCHAINE MALLE ANGLAISE, Par le Steamer de Boston du 1er FEVRIER 1847. SERA CLOSE AU Bureau de Poste de Montréal, LE 25 DE COURANT, A 7 HEURES P. Les journaux doivent être livrés à 5 heures.



LA REVUE CANADIENNE.

MONTRÉAL, 15 JANVIER, 1847.

DU BESOIN D'UN SENTIMENT NATIONAL EN CANADA. (Suite et fin.)

Ce n'est pas une pensée chimérique ni un rêve creux que de vouloir réveiller parmi la population du Canada un sentiment de nationalité et de patriotisme qui lui a manqué jusqu'à ce moment. Au contraire, aujourd'hui, ce sentiment commence à se réveiller de lui-même; il se fait jour à mesure que le pays développe ses abondantes richesses et ses immenses ressources. Les premiers enfans du sol, qui l'ont défriché, qui ont reouvert la forêt, et converti le pays de champs fertiles et productifs, ont oublié la France, et ne la considèrent plus ainsi que l'Angleterre, que comme de grands foyers de civilisation. Un grand nombre de familles Anglaises, Écossaises et Irlandaises, qui se sont établies au pays, en se succédant de génération en génération, ont identifié leurs intérêts avec les intérêts Canadiens, et commencent à sentir le besoin de sentimens nationaux; car enfin la patrie c'est le sol qui vous a vu naître, celui qui a été témoin des jeux de votre enfance ou vous avez grandi; la patrie c'est votre famille, votre femme, vos enfans, vos pères et vos mères; la patrie, ce sont nos montagnes, nos fleuves, nos lacs, nos champs, nos villes et nos villages, et la chercher ailleurs, c'est mensonger. Aussi il est facile d'observer un grand changement dans les mœurs publiques sous ce rapport depuis quelques années. Le mot *home* appliqué à l'Angleterre n'est pas aussi commun qu'autrefois dans la bouche des Canadiens d'origine Anglaise. Mais

il l'est encore beaucoup trop. Nous avons souvent entendu dire dans ces derniers temps, n'ayant jamais sorti du pays, dire d'un grand sérieux, en parlant des arrivages et des nouvelles d'Angleterre, *news from home!* Ça se conçoit, les rapports existant entre un pays placé comme le nôtre, après la cession, et la Grande Bretagne, ont dû nécessairement produire cet esprit là parmi les Colons d'origine Anglaise. Pendant longtemps l'émigration toute française venait tenir à la patrie laissée derrière, et par les liens naturels du patriotisme et par l'intérêt. Le gouvernement Anglais, conduit par la politique de Pitt, voulait angliciser cette Colonie. Heureusement la cession du pays avait été faite à certaines conditions. Ces conditions de Traités solennels garantissaient aux habitants du pays leurs institutions, leur langue, et leurs lois, et il était impossible de les violer ouvertement. Les nouveaux sujets devaient également partager les privilèges et les bienfaits de la Constitution Anglaise. Un partage égal, juste et honnête de ces droits et immunités, aurait certainement été un moyen de réaliser la politique de Pitt. Cette politique demeura à l'état de théorie.

La pratique de la constitution anglaise, en Canada, pendant les premières cinquante années de sa possession par la Grande Bretagne fut cruelle et injuste au suprême degré; on commença le lendemain de la cession du pays, à remplir tous les emplois publics, de fonctionnaires importés exprès d'Angleterre.

On vit alors en Canada, ce que jamais auparavant on n'avait vu dans aucun pays civilisé, des juges administrer la justice, sans connaître les règles du droit du pays, étranger et aux lois et à la langue des justiciables; les greffiers des cours, les avocats et procureurs-généraux anglais, pratiquer la loi française et patouer dans les articles, pour eux intelligibles, de la Coutume de Paris, et dans le style indéchiffrable du Palais. Ce fut une confusion de Babel, une complète désorganisation sociale. Tous les employés et fonctionnaires publics parlant une langue étrangère à la population, n'ayant aucune sympathie avec elle, administraient brutalement les affaires du pays. La vie et les propriétés des habitants étaient à la merci de gens, qui n'avaient avec eux aucune communication d'intérêts, aucun autre lien que celui qui existe entre le maître et l'esclave. Il y eut dès lors une séparation des deux races, une ligne de démarcation tracée entre elles. Le gouvernement n'eut de faveurs que pour les sujets d'origine anglaise et la race française commença cette longue lutte politique qu'elle a soutenue avec tant de constance et d'énergie, pendant plus d'un demi-siècle et qui lui valut à la fin le plus beau triomphe, la reconnaissance des vrais principes constitutionnels, le gouvernement responsable.

C'est pendant cette lutte politique qui força la population anglaise moins nombreuse et moins forte de se rallier par des idées de nationalité que se formèrent toutes ces sociétés nationales de St. George, St. André, St. Patrice qui furent pendant longtemps des foyers d'action politique dont tous les efforts étaient tournés contre la population du pays; on voulait élever la rare française, qui menaçait par ses entreprises tentatives d'affranchissement politique de détruire ce système unique d'administration tout à l'avantage d'une partie des habitants du pays et à l'encontre de l'autre. On réussit à exploiter le peuple canadien de toutes manières, mais on ne put réussir à l'anéantir et la race française qui en est le noyau, a jeté de si profondes racines dans le sol, qu'il sera impossible aujourd'hui à tout pouvoir humain de les en arracher.

Mais voyez les progrès du siècle où nous vivons, les brillantes lumières de la civilisation qui la ont et y avait des ténèbres et de l'obscurité ont jeté leurs vives clartés, la ont et y avait le feu des plus mauvaises passions a fait luire son doux soleil. Aujourd'hui ce n'est plus des nationalités rivales qui veulent respectivement avoir l'ascendant en Canada. La ligne des deux races l'une contre l'autre est finie. Mais une autre ligne plus grande, plus noble et qui a devant elle des siècles d'avenir, se forme. C'est une ligne sainte, qui doit grandir chaque année, puisqu'elle appelle tous les enfans du pays au partage des mêmes destinées et des mêmes espérances. Ce n'est plus une nationalité française que nous voulons, pas plus celle que du *British feeling*. A l'heure qu'il est, l'un et l'autre de ces deux choses sont également absurdes. Mais ce qui est le plus important, c'est une NATIONALITÉ CANADIENNE.

Voyez combien les événemens tendent à rapprocher tous les habitants du pays, à les unir. Le succès de nos luttes politiques dans ces derniers temps, et les fautes si grossières des administrations coloniales, ont persuadé à beaucoup de nos co-sujets d'origine Anglaise et autre, que nous combattons pour les principes Constitutionnels et non pour aucun autre objet; un grand nombre d'entr'eux depuis les troubles de 1837, se sont ralliés au vrai parti national, au parti Canadien, qui veut un bon gouvernement et une justice égale pour tous les sujets.

Le patronage de la Couronne distribué injustement et injustement à des étrangers arrivant dans le pays ou n'y étant demeurés que quelques années, à l'exclusion des Canadiens, est encore une des causes qui tendent à rapprocher toutes les parties de la population. Mais une autre cause, la plus importante dans ses effets et ses résultats, c'est la liberté commerciale. Ce principe bienfaisant de la liberté des échanges, en réveillant dans nos populations une nouvelle énergie et une nouvelle industrie qu'aurait toujours entravée l'influence délétère du régime de la protection coloniale, va nous donner en même temps une plus grande liberté d'action, nous ouvrir d'autres horizons, enfin nous placer au rang des nations.

Cette nouvelle existence comme peuple, vis-à-vis les autres nations, va bien vite produire des

(1) Inutile de dire que ce nom est un pseudonyme.